

# D'un écrivain l'autre

**Jean-Pierre Thibaudat** L'ex-journaliste de «Libé», dépositaire pendant près de quarante ans des manuscrits disparus de Céline, regrette d'être effacé de l'histoire.



**L**ongtemps, Jean-Pierre Thibaudat a rêvé de nazis (1). Dans ses songes, il se projetait pendant la guerre en résistant poursuivi par la Gestapo. Après sa fuite, il se cachait dans des buissons, observant des officiers ennemis creusant un trou pour enterrer des cadavres, sous les feuilles mortes, dans une langue monotone. Dont le sien ? L'ancien journaliste de *Libération* n'a pas connu l'horreur. Il est né en 1947. Mais, elle a toujours été là, dans l'ombre. A cause de ses parents, résistants, des vrais. A cause d'un absent, résistant encore, le premier amour de sa mère, arrêté et fusillé alors qu'elle était enceinte de son demi-frère, emprisonnée avec Charlotte Debbs. «*De non lit, je voyais la photo du père mort de mon frère, accroché au mur, qui me regardait. Ça a beaucoup pesé dans mon enfance*», nous raconte Thibaudat, à la terrasse d'un café de Strasbourg-Saint-Denis, à Paris. A cause, aussi, d'un homme pas comode, écrivain de génie et antisémite notoire : Louis-Ferdinand Céline. Pendant près de quarante ans, Jean-Pierre Thibaudat a été le récipiendaire d'un secret. Mieux, d'un trésor : les manuscrits perdus de la crapule collaborationniste. En 2020, il s'est fait connaître auprès des ayants droit du docteur Destouches, François Gibault et Véronique Robert-Chovin.

Les n'en sont pas revenus. Les documents qu'ils cherchaient depuis soixante-dix ans, étaient entre les mains d'un illustre inconnu des spécialistes, un petit monsieur, ancien journaliste à *Libération* donc, critique de théâtre émérite. Depuis, face au vent mauvais du procès possible, Thibaudat a tout rendu, éteignant par là même les poursuites. De ces manuscrits retrouvés, deux romans suffoquants ont déjà été publiés par Gallimard : *Guerre et Londres*. Dans les préfaces de ces succès de librairie, le nom de Thibaudat est absent. Lui qui a conservé les documents intacts, lui qui les a retranscrits patiemment et rêvait qu'on utilise son travail, lui qui souhaitait que les feuilles soient remis à une fondation, à été mis de côté, blême, effacé pour soldé de tout compte. Cette situation «lamentable» blesse son cœur. Il juge que «ces gens manquent d'élégance». Devenu célien à la force de travail plus que de passion, il a, affirme-t-il, décrypté des passages restés incompréhensibles pour les experts. Alors, il a décidé de raconter sa version, sur son blog et dans un petit livre. Voilà sa vérité : il a récupéré en 1982 les documents oubliés dans une caisse auprès d'une amie d'am, Caroline, la fille d'Yvon Morandant, résistant, puis ministre qui s'était installé à la *Libération* dans l'appartement de Céline. Et là il pro-

mis de les garder secrets jusqu'à la mort de la femme de l'auteur du *Voyage*, Lucette Destouches, finalement décédée en 2019 à l'âge canonique de 107 ans. Par crainte qu'elle cache des passages potentiellement compromettants pour son mari.

Pourtant, Thibaudat le reconnaît lui-même : dans cette malle, des écrits antisémites, «il n'y en a pas tant que ça». «*Il a été génial*», juge Caroline Lanciaño-Morandant. *Ma famille s'est chargée sur lui de ce poids*. «*Du côté des ayants droit, on ne lui pardonne pas de n'avoir rien dit surtout le jour où il a rencontré Lucette Destouches, pour un article sur une pièce de théâtre. En 1992, un jour d'automne. Infamie. Deux camps. Comme pendant la guerre.*

Reste à Thibaudat le souvenir des jours anciens. Le plaisir d'avoir lu, classé, travaillé sur ces manuscrits, dans le plus grand secret dans sa maison de campagne du Berry, n'en parlant même pas à sa femme, Véronique Soulé, ex-journaliste de *Libé*, qui ne voulait rien savoir. La semaine, il était docteur Jean-Pierre, rédigeant des milliers de blogs papiers. Les vacances, il devenait mister Thibaudat, le moine copiste déficheur des plus importants écrits volés de la littérature française. L'histoire est éminemment romanesque. Pourtant, il ne s'attendait pas dans son essai témoignage sur cette double vie. On s'en étouffe. «*Par pudeur*», répond-il, même s'il a en projet un documentaire. Par manque de talent,

raillie Véronique Robert-Chovin : «*S'il avait été un romancier il aurait pu écrire un livre fantastique*». Dur aussi, peut-être, quand on a autant le goût du secret, de vraiment se raconter. Depuis tout petit, l'homme à la lumière des planches préfère l'ombre des couloirs de Jean-Pierre Thibaudat, un pseudo forcément, le nom de sa mère, grandit à Ivry, puis à Vitry, «*deux villes communistes*». Ses parents ont la carte du PCF, avant de s'en démarquer dès l'insurrection de Budapest de 1956, puis s'en être écus. Socialement, c'est violent : «*J'ai des souvenirs où on marche avec mon père dans les rues d'Ivry et les gens versent pour ne pas nous dire bonjour*». Son père est toujours sur les routes pour vendre des encyclopédies. Sa mère est secrète. Elle travaille dans un théâtre, à Paris. Il a su, observe les répétitions caché derrière les rideaux. Premiers chocs esthétiques. Au lieu de faire acteur, Thibaudat préfère lire, commenter, écrire : des pièces, des articles, des livres, des biographies, dont la première sur Jean-Luc Lagarce. A l'université de Vincennes, il passe une licence de lettres sur Robbe-Grillet, en amateur du nouveau roman. Après sa coopération, en Egypte, il hésite un temps, à devenir attaché culturel, mais l'appel de la création est plus fort. A Vitry, il fréquente le dramaturge et metteur en scène Jacques Lassalle, travaille avec lui, se fâche.

Après un passage chez un éditeur chinois, il entre dans le *Libé* fourtrape et mao de la fin des années 70, surpris que ce journal n'ait pas parlé de la *Classe morte* de Tadeusz Kantor. «*Cette pièce, c'est comme la bombe atomique qui me tombe dessus, dit-il. Elle bouleverse complètement ma vision du théâtre*». De l'écriture d'une chanson qui fin son petit succès à New York, *Océan*, à sa vie à Moscou à la fin des années 90, correspondant en duo avec sa femme, Thibaudat fourmillement de récits. Hors Céline. L'homme, deux enfants, qui vote Nupes sans conviction, a eu une vie bien remplie. A *Libé* ? Il a laissé des souvenirs mitigés. Il est parti en 2006 et ne le lit plus depuis, comme si c'était une rupture amoureuse mal digérée, lorsqu'on se croit irrémédiable. Certains anciens saluent une personne «*calivote*», «*déliéuse*», «*bonne vivante*», «*une grande humaniste et rigoureuse intellectuelle*». D'autres critiquent un «*petit marxiste*», «*hautain*», «*emprégné*», «*désagrégé*». Double, voir aussi dit ? En 2001, Thibaudat a écrit sa nécrologie dans le journal, pour un «*exercice de style*». Sans sanglots longs ni violons, avec un humour joyeux et une immo- desité certaine, il s'y décrit comme un «*grand l'homme*», «*grand reporter multiple*», passant sans coup férir du *cul des vaches au cul du moulin*, heurcé d'avoir rendu vu de rage «*des metteurs en scène, des ministres, des acteurs*». Il ne dit rien des nazis des nuits mauvaises, ni de Céline, forcément. L'écrivain de son grand jeu, pièce de théâtre de quarante ans, sans autre spectateur que lui-même.

(1) Dans *Les Doreuses de Sophie Calle* (1979).

Par **QUENTIN GIRARD**  
Photo **BOBY**

## LE PORTRAIT